

L'AMOUR 16
MARIE,
OU LA
BISARRERIE
DE L'AMOUR
EN L'ETAT DU MARIAGE,
W.




A RAMBOURG.

1755.

Treshonoré Dame
HELENNE GWYN.

Madame;

omme le rang que Vous tenés de Vos propres merites, reconnus par un des plus grands Rois du monde, est si relevé, qu'on ne lui peut offrir que de signalés respects, qu'il ne souffre point devoirs communs, & que les mediocres hommages l'offencent plutôt que de l'honorer, ce n'est qu'en tremblant que je m'approche de Votre Grandeur, afin de Lui présenter mes treshumbles respects, m'acquitter d'une partie des devoirs que toute la terre Lui doit, & Lui faire un hommage de mon petit labeur, oui, Madame,

la connoissance que j'ai de cette verité ne me permettroit pas de prendre cette liberté; si celle du bon naturel qui accompagne tant de grandeur, & qui Vous rend si chere à une infinité de peuple, qui ne cesse de faire des vœux au ciel pour la conservation d'une personne qui leur est si necessaire; si dis-je, cette rare qualité, qui pour tant Vous est commune avec cet Auguste & Incomparable Monarque, qui s'est acquis par son moien le cœur, non seulement de ses sujets, mais même des étrangers, qui possèdent le bien de vivre en son Roiaume, ne me faisoit esperer le pardon de ma temerité: en effet, Madame, quand je considere que non seulement la nature a fait en Votre illustre personne son plus rare chef d'œuvre que non seulement elle Vous a donné tout ce qu'elle a de plus considerable, une beauté

ré parfaite, un esprit non pareil,
mais de plus que la grace jalou-
se de la nature, & voulant enri-
chir sur elle, Vous comble de ses
faveurs, en Vous inspirant, com-
me elle fait tous les jours, des
sentimens si nobles & relevés,
des mouvemens si genereux: ce
n'est plus en tremblant, mais avec-
que une confiance entiere, que
je m'approche de Votre Gran-
deur, en Lui offrant cet effet de
mes veilles, non pas que je pre-
sume assez, pour le croire digne
de Votre estime, mais j'espere
que la belle etrangere que Vous
y trouverez ne Vous déplaira
pas, & qu'en voyant le plaidoie
que la bisarrerie de l'amour en
son mariage, l'oblige de venir
faire au tribunal d'une puissante
Reine, Vous conceverés pour
elle, les mêmes sentimens, qu'il
fit naître en sa faveur à cette
Auguste Souveraine, qui l'enten-

dit avec contentement. C'est cette pensée, Madame, de Vous causer une heure de divertissement par la lecture de ce petit ouvrage, qui me fait prendre la liberté de le présenter à Votre Grandeur, c'est pourquoi je fais en manuscrit, n'osant le donner au public, sans Votre permission, que je Vous demande si Vous le jugés à propos, & celle de me dire dans un profond respect.

Madame

De Votre Grandeur

Le tres humble tres obeissant
& obligé Serviteur

Au Lecteur.

Au
LECTEUR.

AMI LECTEUR,

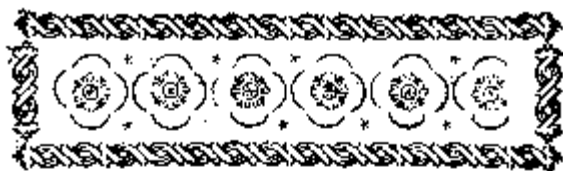
Comme les esprits font aussi differens que les visages, ils reçoivent diversement toutes choses, les moins dignes, comme celles qui ont le plus de merite; c'est pour-quoi ce n'est pas mon dessein de te prier ici d'agréer ce petit Livre, que je donne au public pour la satisfaction de ceux qui le trouveront bon, & non de ceux qui ne le goûteront pas. Je suis persuadé qu'il y en aura d'uns & d'autres, mais sans me mettre en peine de ceux-ci, je souhaite seulement augmenter le contentement des premiers, en leur faisant connoître le véritable du faux, & distinguer l'Histoire de son embellissement. Tu sçauras donc, Ami Lecteur, qu'ayant fait un voyage avec une des plus belles Duchesse du monde, qui s'eloignant de son Mari pour des raisons que la bizarrerie de l'amour en l'état de son mariage, lui a fait naître, c'est venue retirer dans un des plus beaux Roiaumes de l'Europe, ou comme par tout ailleurs elle se fait admirer par tout ce qu'il a de plus considerable à la Cour, & même du Souverain, j'ai fait dessein de donner en ce livre son histoire au public, le plus

sûcien.

succinctement qu'il m'est possible; je l'intitule: *L'Amour Marié ou la Bisarverie de l'Amour en l'Etat du Mariage*, d'autant que notre Duchesse (comme tu le vois dans son histoire) a expérimenté quantité de les bizarres effets, je la nomme *Mariane* & son Epoux *Ircade*, & si tu le veux bien tu me donneras la place d'un Gentilhomme nommé *Geronte* qui y trouveras. Pour l'entrée que je fais à l'Histoire elle est entièrement feinte, mais non pas les différentes Dames qui comparoissent au tribunal d'une puissante Souveraine, afin de jouir de la liberté du divorce qu'elle permet en ses états puis que la pluspart de ces belles mecontentes sont encore à la Cour. Si tu me demande pourquoi je ne fais pas venir les maris devant le Souverain pour y plaider leurs causes, comme leurs femmes le font au Tribunal de la Princesse, je te repondrai: qu'outre que la verité de l'histoire ne me le permet pas, j'ai tant d'estime pour le beau sexe qu'il m'est impossible de croire qu'il y ait un mari au monde qui puisse justement se plaindre de sa femme.



C'est



C'est une chose étonnante que l'Amour, sans lequel il n'y a personne de bon sens, qui n'avouë, que la société seroit importune, les conversations froides, & l'entretien languissant & comme mort; que l'Amour, dis-je, qui anime les plaisirs, & leur donne la pointe, devienne si fade dans le mariage, que le plus souvent au lieu de s'appercevoir de ces agreables effets, il est si insupportable & bizarre, qu'il suffit d'être marié, pour ne le plus aimer.

Un Prince Souverain, voulant retabli ses états, depuées par de longues & sanglantes guerres s'avisa d'un moyen que vous fera connoître cette surprenante vérité. Il fit défense à toutes personnes, de quelque qualité, état, & condition, quelles pussent être, il leur défendit, sous peine de la vie, de garder le celibat, & pour faciliter l'exécution de son Edit, il contribua de son fond aux mariages que la fortune pouvoit rendre inégaux; il accorda de très grands privilèges aux étrangers, pour les attirer en ses terres, & les personnes qui avoient le plus d'enfans étoient les mieux venus en cour.

Sa Femme la Princesse qui n'étoit pas plus scrupuleuse que lui, mais qui regardoit de plus près aux coffres de l'épargne s'appercevant que

cette maniere de repeupler le Roiaume, diminuoit le revenu du Prince, s'avisa d'un secret plus infailible, & moins incommode pour le Souverain; elle conseilla le Prince son Mari, dont sans doute l'Himen avoit enseveli l'amour, d'accorder une permission generale à ses sujets, de changer de Maris & de Femmes, autant de fois qu'ils le jugeroient à propos. L'avis fut trouvé bon & promptement exécuté, & le Prince, que vous connoiterés bientôt avoir été de l'humeur de la Femme, raffinant encore sur l'imagination de la Princesse, fit non seulement l'Edit de divorce qu'elle lui avoit conseillé, mais de plus il promit asile & protection, à tout les étrangers qui souhaiteroient venir en ses terres, pour se servir du privilege. Cette declaration aiant été publiée dans tous les Roiaumes voisins, on ne voioit que flottes de gens, toutes nations, & de tous sexes, qui venoient s'établir dans cet heureux Roiaume, afin d'y jouir de la liberté du pais. Que vous dirai-je? il n'y avoit pas assés de bleds dans ce lieu, quoi qu'il soit un des plus fertils du monde.

Mais comme il est de la politique d'un Souverain de donner l'exemple des choses qu'il commande, le Prince & la Princesse, qui experimentoient l'un & l'autre la bisarrerie de notre amour, furent des premiers à reduire en pratique ce qu'ils enseignoient aux autres. Mais comme ils étoient prudents & delicats, ils voulurent connoître les gens qu'ils choisiroient;

roient; c'est pourquoi, ils s'établirent juges de toutes les personnes, qui demandoient la liberté du divorce; le Prince interrogoit les hommes, afin d'apprendre d'eux l'inclination de la femme, qu'il projettoit de mettre en la place de la sienne, & la Princesse aiant le même interet dans l'examination des femmes, voulut être commise à juger de leurs mecontentemens. Notre Prince se trouva bien embarrassé à bien juger des accusations des maris. Il leur trouvoit à tous tant de raisons, que leur sincérité lui étoit suspecte; il ne pouvoit croire qu'il y eut aussi grand nombre de femmes incommodes, qu'il en trouvoit dans cette recherche, & voiant par ces rapports, que la Femme étoit encore plus traitable que les autres, (bien qu'elle eut beaucoup de deffauts) il craignoit d'être forcé de s'en tenir à son premier mariage, quelque desir qu'il eut de proceder à un autre. Selon le rapport de ces nouveaux plaideurs, avocats en leur cause, il n'y avoit point de belles qualités dans une femme qui ne fut accompagnée de quelque mauvaise circonstance; les belles étoient ou coquettes ou méprisantes; les laides, soupçonneuses; les spirituelles, imperieuses & opiniâtres; les ingénues, pesantes; enfin elles avoient toutes quelque qualité contraire à la douceur de la société. Mais ce pauvre Prince dans son embarras, ne s'appercevoit pas, sans doute, qu'on ne lui proposoit que les imparfaites, peut-être n'eut il pas été si

empêché, s'il eut considéré, que celles qui ne l'étoient pas, contentent leur maris, ils ne demandoient point de divorce avec elles. Mais la Princesse ne se trouva pas si empêchée que le Prince à rencontrer son assortiment, soit qu'elle fut moins difficile à contenter, ou que le Prince son Mari eut des qualités si communes, que tous les autres en eussent de plus rares, elle trouvoit dans tous les maris mecontans de quoi faire valoir le privilege; mais le Prince son Mari vouloit qu'elle attendit qu'il eut fait la meme rencontre, il aimoit mieux à la verité une nouvelle femme que l'ancienne; mais il trouvoit la sienne meilleure que rien. Cela fut cause qu'on depecha promptement d'entendre les parties. Il y avoit tous les jours de nouvelles audiences, tant pour les hommes que pour les femmes, & si tôt que l'une étoit finie, on en recommençoit une autre.

La premiere de toutes les femmes qui comparut devant la Princesse, afin d'y plaider sa cause, fut une jeune brune, enjoiée, d'une demarche libre, d'un air gai & d'une physionomie tout à fait spirituelle; son habit étoit aussi propre, que agreablement inventé, ses actions plaisoient, & il étoit aisé de remarquer qu'elle les faisoit à ce dessein. Passés, lui dit, notre Princesse, aussitôt qu'elle la vit, il n'est pas necessaire de vous examiner pour sçavoir de quoi vous vous plaignés, vous voulés, sans doute, avoir des amans, & vous en merités,
mais

mais votre mari ne veut pas le souffrir, il ne peut vous permettre la veuë des honnêtes hommes, leur entretien avec le notre lui est insupportable, leurs visites lui sont facheuses, & leurs conversations suspectes, vous avez raison de le changer, les epoux de ce caractère sont incommodes, & vous devés en changer, jusques a ce que vous en trouviés un, qui ne contraigne point votre humeur. Helas! Madame, reprit la brune, mon mari ne me contraint point, & s'il falloit avoir des sujets de se plaindre d'un epoux, pour jouir des privileges du changement, je ne serois pas venue dans vos états: mon mari m'aime, il est jeune & bien fait, il chante & dance bien, il est puissant & liberal, je ne manque de rien, les bijoux les plus nouveaux, les parures les plus à la mode sont à ma discretion, & pour répondre à votre pensée, je vous dirai Madame, qu'il n'y eut jamais mari moins jaloux que le mien. He! pourquoi le changés vous donc, interrompit la Princesse, toute surprise de ce que cette femme lui disoit? Seulement pour le plaisir de changer, Madame, reprit la brune en souriant; mais voyant que la Princesse, s'attendoit à quelque autre raison, s'en est une bien forte, Madame, lui dit-elle, car je vous prie, n'est ce pas beaucoup faire, continuoît notre belle plaideuse, de rompre quand ont veut une chaine qui nous attache tout le tems de notre vie & pour fortifier la cause, quelle souhai-

toit gagner, & la rendre meilleur, elle s'avisa de faire à la Princesse cette comparaison : N'avez vous jamais vu, dit-elle, de gens nourris de mets les plus délicieux, se faire un plaisir d'un grossier morceau ? Sans mentir, s'écria la Princesse, il faut avouer que notre sexe est admirable, & je confesse ingenuement, que je ne croiois pas, qu'il portât le caprice du changement si loin. Après cette reflexion la Princesse, pour la nouveauté du fait, ordonna que cette femme fut mise à la tête des épouses malcontentes, & qu'on lui donnât le choix de tous les maris qui seroient à pouvoir.

Après cet examen, on procéda à un autre, & sitôt que cette brune fut sortie du parquet, il y entra une blonde, aussi belle que la brune, mais fade & languissante, dont la démarche aussi negligée que les habits, faisoient aisément connoître la paresse naturelle. Quelles plaintes faites vous contre votre mari lui dit notre Princesse. Madame, reprit froidement la blonde, il m'aime trop, il veut incessamment me caresser, je n'ai pas un moment de repos, il m'inquiete toujours. O Dieu ! s'écria la Princesse, qu'on m'ôte promptement cette femme d'ici, qu'on prenne bien garde de la mettre avec les autres, elle est de méchant exemple, & prenant le nom de son époux sur des tablettes, qu'elle avoit en sa poche, elle crut que c'étoit par cet homme là, qu'elle devoit commencer cette nouvelle loi de divorce.

A peine avoit elle fait cette resolution, qu'on lui presente une troisieme femme, dont la physionomie passionnée lui fit juger qu'elle se plaignoit d'un mal tout contraire à celui de la precedente. Vous êtes jalouse, dit-elle, & vous quittés votre mari, parce qu'il est coquet. Plut à Dieu, Madame, lui dit cette femme, que vous eussiez deviné. Ah! dit-elle en soupirant, je ne serois pas si malheureuse que je suis; il n'y a rien de si commode qu'un mari coquet, il se tient toujours propre, leste & bien accommodé, il sort tout le jour, & la crainte qu'il a qu'on ne penetre en ses affaires, l'oblige à nous abandonner la conduite des nôtres; mais hélas! le mien n'est pas de cet humeur, il se mele de tout, il est toujours à la maison, il n'en sort qu'aux bonnes fêtes, & jugant de mon temperament par le sien, je ne fors jamais qu'il ne me serve d'ecuyer. Sa cause fut trouvée si bonne, ses raisons si solides, & ses complaints si legitimes, qu'elle eut incontinant permission de changer.

La Princesse qui ne se laissoit point d'entendre ces procedures, dans l'exécution desquelles, elle prenoit beaucoup de plaisir, fit venir une quatrieme femme, dont le sujet de plainte étoit aussi nouveau que bisarre, son mari vouloit qu'elle fit l'amour, & elle ne le vouloit pas, il souhaitoit qu'elle fut galante, & elle ne desiroit pas l'être: en un mot il la vouloit coquette, & elle ne pouvoit s'y résoudre. C'est

donc que l'amant qu'il vous propose ne vous plaît pas, lui dit la Princesse? Non, Madame, dit la femme, ce n'est point cela, car il me donne la liberté de choisir, il dit que les femmes, qui ont de l'honneur sont si mechantes en menage, qu'elles y deviennent insupportables, que pourvu que je n'aie plus cette qualité d'honnore femme, il lui est indifferent qui me la fasse perdre; en effet, Madame, j'avouë qu'elle me rend un peu fiere & glorieuse, car enfin c'est un beau joieu quel'honneur & quand une femme peut dire: Je ne crains rien, elle est rarement vaincue dans les differens du menage, c'est pour cette raison que mon mari veut me contraindre à devenir coquette, il dit que les femmes sont beaucoup plus dociles quand elles ont quelques apparences à menager. Mais, Madame, j'aimerois mieux mourir que d'y consentir; j'aime l'honneur; je ne veux rien faire qui l'offence, & je renonce plutôt au mariage qu'au privilege de parler hautement & sans crainte, comme une honnête femme doit faire. La Princesse trouva cette femme si ridicule dans son procedé, qu'elle fit signe qu'on l'ôtat de la veuë, sans daigner lui faire reponse, elle eut quelque raison de ne pas l'arreter longtems à cette femme, car elle étoit suivie d'une autre qui avoit tant de choses à dire qu'elle consuma toute l'audience.

C'étoit une tres belle étrangere, originaire d'un Roiaume fameux pour les belles qu'il produit,

duît, mais celle-ci étoit douée d'une beauté si parfaite & accomplie, qu'elle ne pouvoit céder aux premières beautés de la terre, ses yeux, sa taille, & son port, montroient, je ne ſçai quoi de si doux, de si noble & de si charmant, qu'il étoit difficile de la voir ſans l'aimer, & ſ'attacher à elle d'une affection toute particulière, auſſi notre Princeſſe ne la vit, qu'avec admiration. Comment, dit-elle, eſt-il poſſible, qu'un mari veuille changer une ſi belle femme? L'étrangere ne répondit à ce diſcours qu'avec la couleur qui lui fit monter au viſage, & demandant à la Princeſſe la permiſſion de raconter ſon hiſtoire toute entière, comme elle n'étoit pas faite d'une manière à être reſuſée, elle obtint facilement ſa demande, & aiant prié la Princeſſe de ne ſe pas ennuyer de la longueur de ſa cauſe dont elle lui vouloit dire toutes les circonſtances, elle la commença de la ſorte en françois, qu'elle parloit parfaitement, auſſi bien que quantité d'autres langues qui lui étoient connues.

HISTOIRE D'IRCADE ET DE MARIANE.

Je ne ſçai Madame, par où je dois commencer mon hiſtoire, le portrait des perſonnes qui

est ordinairement le prélude des narrations, m'est interdit, car vous voyés, comme je suis faite. Je ne ferai point aussi de genealogie inutile, je crois qu'il vous est indifférent de savoir quels sont mes ancêtres, pourveu que vous connoissiez l'affaire dont il s'agit, je suis femme, & je me plains de mon mari, écoutez s'il vous plaît le sujet de mes plaintes, & jugés de mes raisons.

Je suis de la principale ville de ma province, & m'appelle *Mariane*. Un gentilhomme voisin de nos quartiers, aiant eu quelques affaires en la ville, il m'y vint, & me trouvant à son gré, il me dit, qu'il m'aimoit, je vous avoué Madame ingenuement, que cette confiance m'engaga, & que par je ne sçai quel mouvement, que je n'avois point encore expérimenté, je me senti si obligée de ce qui me l'avoit faite, qu'un jour m'ayant demandé avec empressement, ce qu'il devoit esperer, je lui promis de lui faire connoître. Le lendemain, par un billet que je conçû en ces termes, voulant faire un Acrostiche sur son propre nom de *Joseph*, qu'on appelloit communément *Ircade*.

ACROSTICHE.

*IRCADE aime, mon cœur en sera de moitié,
Ose tout esperer de ma tendre amitié,
Suis les beaux sentiments, que ton amour inspire,
Et crois qu'on est heureux, alors que l'on soupire.*
Pour

*Pour un objet qui veut avec toi partager,
Hasard, bonheur, amour, infortune.*

Jamais amant ne parut si content qu'*Ircade* me témoigna de l'être à la première vue; après mille remerciemens il me fit cent protestations d'un amour éternel, & il étoit sur le point de me demander à mon pere, lorsque le Roi l'appellant en sa cour, pour des affaires peu importantes à mon histoire, interrompit ses dessein, il partit pour s'y rendre, après un adieu qui me fit connoître tout l'amour dont un homme est capable, le Roi conceut tant d'estime pour lui, qu'il l'arrêta auprès de la personne, il m'avertit de la nouvelle faveur, & pendant quelque tems j'eus sujet de croire qu'elle ne le forceroit pas à m'oublier, il m'écrivait souvent, & ses lettres me sembloient toutes de feu, mais la cour qui ôte aisément la memoire des provinces rendit insensiblement *Ircade* si paresseux à m'écrire, qu'à la fin il ne m'écrivit plus, je passai plus de deux ans sans recevoir aucune de ses lettres, & peut-être que les choses ne seroient pas venues, ou elles ont été depuis, sans la mort de madame sa mere, qui le rappelant chés lui l'obligea de passer encore par la ville où j'étois toujours demeurée, je ne sçai si ce fut par hasard ou par dessein, mais enfin il m'y vit, j'avoué sans vanité, que j'étois, en reputation d'être la plus belle fille qui fut en ce tems là, dans toute la province, j'avois plus d'en bon point que
lors

lors qu'*Ircade* m'avoit veüe la premiere fois, ma gorge & ma taille s'étoient formées, *Ircade* de son coté étoit devenu le Seigneur du Royaume le plus accompli, de sorte que vous pouvez juger, que nous n'eumes pas beaucoup de peine à rallumer les premieres flammes d'un feu qui n'étoit pas encore entierement éteint, je ne vois rien dans la province de si parfait qu'*Ircade*, & il me juroit qu'il n'avoit rien vu à la cour qui m'égalât. Mais le trait de legereté, qu'il m'avoit déjà fait, me faisoit douter de ses nouvelles protestations, ou du moins lui temoigner que je n'avois pas lieu de les croire, que je me souvenois toujours, qu'il m'en avoit dit autant avant que de partir, & qu'il m'avoit oubliée en me perdant de veüe, mais il trouvoit de si beaux pretextes à son silence, & j'avois un desir si violent, qu'il dit vrai, que je l'aiderois moi même à me tromper, la fortune & son devoir le rappelant auprès du Roi, il se vit obligé de me quitter une seconde fois, mais il donna sujet de croire qu'il ne retomberoit pas dans la premiere faute, en effet il m'écrivait de tous les lieux où il passoit, il n'y avoit aucune mode à la cour, dont je n'eusse la premiere, & les bienfaits du Roi l'ayant élevé dans un rang, où il ne devoit pas craindre d'être refusé, l'il me demandoit à mes parens, il fit cette demande avec tant d'ardeur & tant d'avantage pour moi que je lui fus incontinent promise, il vint m'épouser en la ville où j'étois

tois, & le mariage y ayant été fait avec pompe, il me conduisit à la cour, avec un équipage qui ressembloit plutôt au train d'un Prince, qu'à celui d'un gentilhomme particulier, le Roi reçut mon epoux avec bien de la joie, il lui donna de nouvelles charges, & la Reine me combla de presens & de caresses, enfin Madame, j'avois le plaisir de voir mon epoux dans les bonnes grâces de son Roi, & il avoit celui d'entendre louer son choix par tous ceux qui me connoissoient à la cour.

Trois ou quatre mois se passèrent de la sorte avec tant de contentement, & pour l'un & pour l'autre, que je ne puis penser à ce bienheureux tems, sans soupirer de douleur, de ce qu'il ne dure pas encore. Ah! Madame, est-il possible, ce que je vais vous dire? A peine les premiers transports de notre joie furent passés, que les noms d'epoux & d'epouse nous devinrent insupportables. *Ircade* augmentoit tous les jours d'estime & de credit, & je puis dire que l'air de la cour ne diminuoit pas mes charmes, si *Ircade* n'eut point été mon mari, j'aurois eu besoin de toute ma vertu pour ne le pas aimer plus que je n'aurois dû, & il confessoit que si je n'avois pas été la femme, il seroit mort d'amour pour moi, mais la nécessité de nous aimer, nous donnoit occasion de nous haïr, & si le caprice ou l'habitude nous arrachoit quelques caresses, elles nous sembloient à contre-tems, ce n'est pas que

nous n'eussions l'un pour l'autre un fond d'estime tout à fait grand, *Ircade* vivoit avec moi, avec beaucoup de respect, & toute l'honnêteté possible, & je serois morte mille fois plutôt que de manquer à ce que je lui devois, mais nous nous regardions comme de bons amis, qui étant assurés l'un de l'autre, s'aiment d'une amitié tranquille, sans transport, passion ni empressement, & ce n'est pas assez pour de jeunes cœurs qui s'attendent à quelque chose de plus fort, on voudroit que les commencemens fussent durables, & quand ce qui devroit être un pur effet d'amour n'est qu'un effet de complaisance, ou de quelque politique, le mariage devient un fardeau très-pesant, c'est ce qui nous rendoit chagrins l'un & l'autre.

Un des meilleurs & des plus familiers amis d'*Ircade* nommé *Geronte*, homme adroit & judicieux & pour lequel *Ircade* n'avoit rien de caché, s'en étant appercu, voulut en sçavoir la raison, il presse mon époux de lui dire le sujet de sa mélancholie, & l'assurant, qu'il douteroit à jamais de son amitié (quoi qu'il la lui eut déjà fait connoître en plusieurs rencontres) s'il refusoit de lui donner cette marque de confiance, il lui arracha l'aveu de son degout pour moi. Vous êtes degouté de *Marianne* (lui dit *Geronte* tout surpris) ah je vous prie, de grace, dites moi, si vous connoissés au monde quelque femme
plus

plus belle, & plus digne de votre amour qu'elle ? Ce n'est pas de la beauté que je me plains (reprit froidement mon époux) j'avoue qu'elle est grande, & qu'un autre qu'un mari la trouveroit parfaite, mais mon cher ami, de quel usage m'est cette beauté ? De quel usage, reprit *Geroute*, ah pour qui voulez vous donc qu'elle soit d'un usage commode, si ce n'est pour vous même ? Quoi ne mettrés vous point de différence entre une femme degoutante, & une femme bien faite ; & quand même vous retrancherés l'usage de l'hymenée au seul plaisir de la veue, n'est il pas plus charmant pour un époux, de trouver chés lui quand il y arrive, une femme jeune & brillante, qu'une vieille & délabrée ? Ah mon Dieu mon ami (reprit *Ircade* d'un ton méprisant) une femme est toujours assés belle, on vit avec la laide comme avec la belle & même il y a plus d'avantage d'avoir l'une que l'autre, car quand on a une belle femme, il semble qu'on ait perdu le sens, lors qu'on en aime une autre, les dames vous renvoient toujours à votre femme qui est, disent elles, si belle, vous avés beau leur jurer, prendre Dieu à témoin, vous ne les persuadés jamais. Ah si j'étois le mari d'une telle (poursuivit-il en nommant la plus laide femme de la cour) avec quel plaisir dirois-je à *Mariane*, qu'elle est la plus belle femme du monde ; elle me croiroit, car elle verroit bien

bien que je ne mentirois pas, elle m'auroit obligation de mes louanges, & peut-être qu'elle les récompenseroit de quelques petites faveurs, mais si je faisois cet aveu aux plus belles femmes de la cour, elles croiroient toujours que je me raile, car elles savent bien dans leur cœur que *Marianne* est beaucoup plus belle qu'elles.

Cette conversation se faisoit dans une salle basse, où l'on mençoit d'ordinaire, & il y avoit une grotte à côté de cette salle, où je m'étois retirée incontinent après le dîner, afin de m'y reposer, de sorte que j'entendois distinctement, tout ce qu'ils disoient l'un & l'autre, je ne fus point surprise du commencement des discours d'*Irrade*, si l'on m'avoit demandé la vérité de mes sentimens j'aurois dit de lui tout ce qu'il disoit de moi, mais quand je l'entendois souhaiter d'être le mari de celle qu'il avoit nommée, je ne puis m'empêcher de faire un grand éclat de rire. *Geronte* qui l'entendit mit aussitôt la tête dans la grotte, pour voir qui l'avoit fait, & m'y voyant assise, un livre dans la main, & le visage aussi tranquille que si je n'avois point eu d'intérêt à ce que l'on venoit de dire, sans mentir (nous dit-il en riant à son tour) voici la maison des miracles, l'homme du Roiaume qui a la plus belle femme, voudroit avoir la plus laide, afin d'avoir le plaisir de faire l'amour à la sienne, & la

femme

femme du monde qui merite le mieux toute la passion de son mari, reçoit les assurances de son degout avec un ec'at de rire? Quels gens êtes vous donc, continua-t-il, en nous regardant l'un après l'autre? Vous dit-il à *Ircade*, puis que vous trouvez madame votre femme si digne de votre amour, pourquoi ne l'aimés-vous pas? Entrés je vous prie dans cette grotte avec elle, & lui dites vos raisons, & comme un troisieme est toujours importun en pareille rencontre, je vous laisserai seuls. Non non dit *Ircade*, en retenant *Geronte*, vous n'avez pas besoin de sortir, il m'est si fort permis de dire à *Marime* tout ce que je veux, que je n'ai plus rien à lui dire. J'avouë que cette reponce me fit rire, ce que voiant *Geronte*, & vous Madame, en s'adressant à moi, vous reçevés (me dit-il) cet avcu de la sorte, vous en riés? Pourquoi n'en rirais-je pas, lui dis-je sans m'emouvoir; la chose n'est elle pas assez plaisante pour en rire? Oui sans doute, reprit *Geronte*, j'avouë que les sentimens de votre mari, sont dignes de la risée des gens indifferens, mais Madame je ne croiois pas que vous conservassiez ce caractere avec lui, c'est le meilleur que je puisse prendre, lui dis-je froidement, outre que je suis si fort du sentiment d'*Ircade* sur toutes ces choses-là, que je croirois commettre un crime de le blamer. De grace, dit mon epoux, en tirant *Geronte* par le bras, allons prendre un peu l'air, vous avez si souvent

prononcé les noms de mari de femme & d'époux que j'en ai la migraine. Ils sortirent en disant cela.

Un moment après mon tailleur m'ayant fait un habit, d'une mode toute particulière, me l'apporta, je l'essaiâi & me trouvai si belle avec cette parure, que je m'en allai chés la Reine, afin de m'y faire voir; mais je la rencontrai dans la rue qui alloit au sermon, où n'étant pas d'humeur à la suivre, je m'en allai chés elle, où n'ayant pas trouvé les Dames que j'y cherchois, j'allai dans le jardin, attendre son retour. J'avois promis mon carrosse à une de mes amies ce jour là, de sorte que je lui envoiai sitôt que j'en fus descendue, & choisissant l'endroit du jardin le plus solitaire, j'allai m'y entretenir avec mes pensées.

Mais Madame admirés le caprice de la destinée, j'étois seule, il n'y avoit personne de mon train à la porte du jardin, où je me tenois masquée, mon mari & *Geronte* qui par hasard étoient venus se promener en ce lieu, passèrent proche de moi sans me connoître, & *Ircade* voyant une femme d'assés bonne mine, qui le promenoit seule, vint incontinent m'accoster, il n'avoit jamais vu l'habit que je portois, & m'avoit laissée vetue à la negligence lors qu'il étoit sorti, de sorte que n'ayant aucun soupçon de la vérité, il débuta d'abord par un éloge très galant de ce qu'il voioit de ma personne; cette rencontre me parut singulière, & voulant m'en divertir, je deguisai le ton de ma voix le mieux qu'il me fut possible, & contrefaisant la plai-
deuse

deuse de province, qui ne sçavoit aucune des particularités de la cour, je secondai si bien son erreur, qu'il ne lui vint jamais dans l'esprit de croire ce que j'étois. Le voilà sur les louanges & sur les protestations, il admiroit tantôt ma taille, tantôt le brillant de mes yeux, ma gorge dont il ne voyoit que la forme, étoit la mieux faite du monde, mes cheveux étoient les plus beaux qu'il eut vu, ma démarche, mon action, ce qu'il appercevoit du bas de mon visage, car on portoit en ce tems-là les masques tres petits, enfin tout l'enchantoit. *Geronte* avoit beau le tirer, pour lui faire quitter une conversation dont il appréhendoit les suites, il ne le pouvoit ôter d'avec moi, il vouloit, disoit-il, me suivre au bout du monde, en un mot, il sortit de ce lieu le plus amoureux de tous les hommes. *Geronte* voyoit cette manie avec compassion, j'entendois qu'il lui disoit, dans une langue qu'il ne croioit pas que je sçusse, de ne point s'arrêter à une femme qu'il ne connoissoit pas, & laquelle peut-être n'étoit rien moins que ce qu'elle paroïsoit, que toute la ville étoit pleine de ces sortes de femmes, qui contrefaisoient les prudes & les innocentes, quoi qu'elles en sçussent plus que tous ceux qu'elles interrogeoient, & qu'au reste il se rendroit la risée de toute la cour; si on y decouvroit, qu'il se fut arrêté si long tems à une telle femme. Mais *Irade* avoit l'oreille bouchée à toutes ces raisons, il auroit juré sur ma mine que j'étois aussi sage qu'en effet je l'étois, s'opiniâtrant à vouloir me recon-

duire à mon logis, pour apprendre ma maison. J'eus besoin de tout le pouvoir que je commençois à avoir sur son esprit, pour l'obliger à me permettre que je me retirasse avec liberté; je lui dis pour ce sujet, que j'avois un mari jaloux, qui ne pouvoit souffrir de gens faits comme lui dans la maison, que je jugerois de l'effet que j'aurois fait sur lui, par la deférence qu'il auroit pour mes volontés, qu'il me fit la justice de croire qu'étant une femme reconnoissante, je scaurois bien le récompenser une autre fois de la curiosité qu'il me sacrifieroit par cette obéissance, il se retira flatté de cet espoir, & moi ayant trouvé le secret de marcher sur le pied de *Geronte*, je lui fis signe que je voulois lui dire quelque chose, il me suivit dans un endroit que je lui marquai de l'oeil, où *Ircade* n'osant l'accompagner, crainte de me déplaire, l'attendit au bout de l'allée, très impatient de savoir ce que je lui disois. *Geronte*, lui dis-je, quand je jugai que mon epoux ne pouvoit nous entendre, je suis la femme d'*Ircade*, il pensa s'écrier à ce nom, mais lui serrant la main, taisés vous, lui dis-je, cette intrigue est assez plaisante pour être poussée plus loin, venez m'prendre ici dans un carrosse inconnu, le plutôt que vous pourrés, nous rirons à loisir de cette inopinée rencontre. *Geronte* retourna trouver *Ircade* avec une si grande envie de rire, qu'il eut bien de la peine à s'en empêcher, il dit à mon epoux que je m'étois enquisse de sa maison & des moyens dont il falloit se servir pour lui écrire

écrire & l'ayant accompagné jusques à l'appartement du Roi, il s'échappa de lui adroitement, il prit le premier carrosse qu'il trouva dans la cour, avec lequel il vint me retrouver ou il m'avoit laissée.

Geronte, Madame, étoit un parfait ami de mon epoux, & dans toute autre occasion, je n'aurois jamais pu le résoudre à le trahir ainsi, mais il regardoit cette galanterie comme un innocent moien qui pourroit calmer la passion pour moi & il estimoit ce service un des plus grands qu'il eut jamais pu lui rendre.

Sitôt que je fus arrivée dans mon appartement, je quittai l'habit que j'avois, je commandai à une de mes suivantes de l'enfermer soigneusement, & je défendis à toutes de dire à qui que ce fut que je l'eusse porté, & reprenant celui qu'*Ircade* m'avoit vu le matin, je consultai avec *Geronte* sur les moiens de bien jouer notre farce.

En vérité, Madame, j'étois absolument insensible aux mepris de mon mari, & je ne m'attendois pas à le faire cesser par cette ruse, mais je trouvois l'histoire si plaisante, que je voulu la pousser plus avant, que je ne me fusse pas avisée de l'inventer, mais puisque le hazard l'avoit fait naître, je voulu le seconder. *Geronte* en fut d'avis, & retournant trouver *Ircade*, il lui dit autant de bien de moi, qui lui en avoit dit de mal avant de me connoître, sans mentir (lui dit-il) cette inconnuë que nous avons vue dans le jardin de la Reine est bien faite, je ne

voilà rien qui égale la bonne mine, & si ce que son masque nous cache est aussi beau que ce qu'il nous a laissé voir, c'est la beauté du monde la plus parfaite. *Ircade* l'embrassant à cet aveu, le conjura par l'amitié qu'il lui avoit toujours portée, de lui aider à decouvrir cette Dame inconnue, il lui avoua ingenuement qu'il n'avoit jamais ressenti tant d'amour qu'elle lui en avoit donné.

Je fortifiois cette passion par deux ou trois entreveues, ou j'avoüé que je faisois de mon mieux pour triompher de l'erreur de mon insensible mari, il m'étoit d'autant plus facile de le voir & lui donner des rendez-vous, que la maniere dont nous vivions l'un avec l'autre, ne nous permettoit pas d'être souvent de même compagnie, nous avions chacun les nôtres à part, de sorte que quand il étoit sorti, je me vetois d'habits qu'il ne pouvoit connoître, & ne prenant avec moi que des filles qui lui étoient inconnues, auxquelles je deffendois de me nommer, j'allois le poursuivant de cercles en cercles, pour lui faire de nouvelles blessures.

Le changement que le masque apportoit à la voix deguisoit tellement la mienne, qu'*Ircade* ne me regarda jamais que comme l'inconnue du jardin, & dans cette qualité je ne disois pas une parole dont il ne parût enchanté. Il me conjuroit par tout ce qu'il pouvoit de plus tendre de lui donner les moyens de me voir chés moi; mais le mari jaloux que je lui avois supposé dès notre première veüe, me tiroit d'affaire là-dessus, & quand de la proposition des visites, il

se retranchoit à celle de lui laisser voir ma face, je voulois (lui disois-je) l'éprouver encore un peu de tems, avant de me decouvrir à lui; enfin je lui dis que s'il s'opiniâtroit d'avantage, & qu'il voulut me faire suivre, comme il avoit déjà voulu faire, je me cacherois si bien à l'avenir, qu'il pourroit bien me tenir pour perdue. Cette crainte le faisoit demeurer dans les termes où je voulois qu'il fut & pour le récompenser de sa soumission, je lui donnois souvent de mes lettres, que *Geronte* faisoit copier, & en recevoir les reponses. Je me souviens que ces lettres firent naître une plaisante aventure que je veux bien vous dire.

Ircade en perdu une & comme je lui avois parlé tant de fois d'un mari jaloux que je lui supposois, il apprehenda qu'elle ne fut trouvée par quelques gens suspects, & pour éviter cet accident, il s'avisâ de ce moyen; il fit faire plusieurs billets galans, qu'on appelle communement en France, des *Poulets Doux*; il y employa quantité de différentes mains, pour les faire de divers caracteres; il les fit mettre ensuite dans les poches de tous ceux de la cour, qu'il sçavoit être gens à bonne fortune. Je ne puis vous représenter, Madame, combien cette plaisanterie fit naître de trouble à la cour, tous ces billets étoient amoureux, les uns étoient doux, & les autres emportés, il y en avoit qui exprimoient de la jalousie, & du deuil, & quelques-uns étoient d'honnêtes remerciemens, mais presque tous donnoient des rendez-vous,

de sorte qu'on ne voioit autre chose aux promenades, que des galans à billets doux, qui venoient à l'assignation qu'ils croioient avoir eüe. Cela fit quantité de querelles à la cour, un chacun taschoit à decouvrir d'où venoit son billet, c'est d'une telle disoit l'un, seroit-il possible que ce fut de celle-là, disoit l'autre; enfin on cherchoit de tous cotés les eccrivains les plus experts, pour verifier les caractères, & si mon intrigue avec *Ircade* avoit été une veritable affaire, la precaution n'auroit pas été inutile, car son billet fut trouvé par un de ces indiscrets qu'il apprehendoit si fort, celui-ci l'ayant vu sortir de la poche d'*Ircade*, & voyant qu'il parloit d'amour, me l'apporta tout aussitôt, croiant, comme je pense, qu'il tireroit quelque avantage de son indiscretion. Je ris de bon cœur quand je vis ce billet & l'action de celui qui me le presentoit, je le remerciai de ce service, comme s'il m'avoit été de tres grande importance, & courant incontinent à la chambre d'*Ircade*, tenés Seigneur, lui dis-je, en lui donnant ce billet, & contrefaisant la jalouse, aiés une autre fois plus de soin des poulets doux, qu'on vous envoie, en voici un qui est tombé de votre poche en bonne compagnie, il n'est pas d'un homme discret de commettre ainsi les dames, qui sont d'humeur à le favoriser. *Ircade* ne put s'enpecher de rougir à la veüe de cette lettre, mais la piece qu'il avoit faite lui fournissant de pretexte à dissimuler. Ce sera sans doute, reprit-il froidement,

ment, quelques-uns de ces billets galans qu'on a pris plaisir à glisser dans les poches de tous les gens de la cour, & en ouvrant le sien, comme s'il ne l'avoit jamais vu, il y lut ces paroles.

BILLET AMOUREUX.

Où mon brave, je croi pouvoir être aimé, je suis assez belle pour concevoir cette opinion de moi, & ce n'est pas de mes charmes dont il me faut persuader, je les connois mieux que vous, mais je doute qu'on puisse aimer de qu'on n'a jamais vu, pour vous il n'est pas extraordinaire que je vous aime, je sçai qui vous êtes, & je vous voi tous les jours à decouvert, mais que sçavez-vous, si ce que mon masque vous a caché, ne vous degouteroit point de ce qu'il vous a laissé voir? ne vous y abusés pas, les femmes sont de grandes trompeuses, & peut-être, au moment que vous m'aimez avec tant d'ardeur sans me connoître, je vous serois la personne du monde la plus indifférente si vous me connoissiez.

Sans mentir s'écria mon époux, après avoir lu cette lettre, voilà un billet bien galant, & que ce soit une feinte, ou une verité, la personne qui l'a fait, a infiniment de l'esprit, je pensai m'éclater de rire à cet aveu d'Irradé, mais n'étant pas encore pleinement satisfaite de cet innocent plaisir, je me contraignis, & je lui dis sans m'émouvoir: Que trouvés-vous de si extraordinaire dans cette lettre? Ce que j'y trouve, Madame, s'écria-t-il, comme en se sachant de ce que je ne lui donnois pas toute

l'approbation qu'il eut bien désiré, le sens, le tour, l'expression, la délicatesse, les pensées. Certe, repartis-je, avec la même froideur, je ne voi rien que de très commun dans tout cela, je ne me picque point de bien écrire, mais je gagerois bien d'en faire autant quand il me plaira. *Ircade* me regardant avec le dernier de tous les mépris, & levant les épaules, comme s'il eut en compassion de ma vanité, il la trouva si injuste, qu'il ne daigna pas me répondre, il sortit sans me rien dire, & s'en alla chercher son cher ami *Geronte*, afin de lui conter ce qui se venoit de passer.

J'en eus souvent de ces sortes de regales, qui me divertissoient infiniment; mais *Ircade* me pressant toujours plus fort de soulager ce qu'il appelloit son martyre, je me résolu enfin à conclure ce divertissement en me faisant voir à lui.

Je lui donnai pour ce sujet un rendez-vous, dans une maison de campagne, qui étoit à deux lieues de la ville, je lui dis que j'avois obtenu de mon mari la permission d'aller y passer quelques jours, il pensa mourir de joie quand il entendit ces paroles, il me serra la main avec tant de transport qu'il lui fit oublier le mal qu'il m'y faisoit, & depuis le soir que je lui donnai cette assignation jusques au jour qu'il devoit s'y trouver, il gouta si peu de repos, qu'il m'en faisoit pitié, il s'ennuioit par tout, il changeoit de place de moment en moment, & j'appris de ses gens qu'il ne pouvoit dormir. Mais le jour arriva, ce jour tant souhaité vint, & *Ircade* qui

qui ne devoit se trouver au rendez-vous qu'après le soleil couché, entra de grand matin tout habillé dans ma chambre, je feignis d'être surprise d'une diligence si extraordinaire & lui en demandai la cause. Je dois exécuter aujourd'hui un ordre du Roi mon maître, me dit-il, c'est ce qui m'oblige à me tenir prêt tout le jour pour le recevoir. Ce mensonge me fit rire, mais voulant à la même heure l'en punir, je pris plaisir à l'embarrasser, en lui demandant si cet ordre l'empêcheroit de venir souper ce même soir avec moi dans une maison, où je m'étois engagée d'aller avec lui. Oui sans doute il m'en empêchera, reprit précipitamment *Iryade*, car ce ne sera peut-être que ce soir que je le recevrai. Ah! quoi, lui dis-je, vous vous habillez avant le jour pour une affaire que vous ne croiés faire qu'à ce soir? Vous sçavés mon exactitude, reprit mon dissimulé, sur ce qui concerne l'obéissance que je doi au Roi mon maître, j'aime mieux être prêt douze heures plutôt qu'il ne faut, que de me faire attendre un moment. Ah! Seigneur, lui dis-je, en prenant une de ses mains, soies de ma partie, je vous en conjure, je ne vous fais pas souvent de semblables prières, mais je vous avoue, que vous me mettrés au désespoir, si vous me refusés celle-ci.

Iryade avoit toujours conservé beaucoup de respect pour moi, quand même sous le nom de la Dame inconnue, j'avois voulu sçavoir ses sentimens qu'il avoit de la femme, il m'avoit
toujours

toujours fermé la bouche, en me disant que c'étoit une chose sacrée, qui me conjuroit de ne vouloir pas toucher. Je n'ai plus de passion pour elle, me disoit-il ingénument, mais je l'estime assez, pour mourir plutôt que de souffrir qu'on en dise du mal, & je croi que vous n'aimeriez pas à en dire du bien.

Cet époux si modéré aiant donc à me refuser une chose que je lui demandois avec tant d'instance, colora son refus des plus apparentes raisons qu'il put s'imaginer. Mais je ne me rebutois point, au contraire me plaissant de plus en plus à l'embarrasser, je lui faisois des caresses, j'y mêlois des reproches, enfin je l'en priai comme de la seule grace que je lui demanderois jamais.

Vous pouvez croire, Madame, que je ne m'attendois pas à l'obtenir, je savois aussi bien que lui même, ce qui l'obligeoit à me la refuser, mais je prenois plaisir à lui donner de la peine, pour le punir du mépris qu'il faisoit de sa femme.

Il partit donc, & s'en alla à l'assignation donnée, malgré moi & mes ressentiments, mes plaintes & mes reproches, & pour ne donner aucune connoissance de sa route, il se fit amener cheval de louages, dans un endroit détourné, où il monta dessus, & renvoyant toute sa suite, il prit le chemin de la maison que je lui avois marquée.

Je l'y devançai de quelques heures, car outre qu'il n'y devoit arriver qu'à la nuit, & que j'étois partie à midi pour m'y rendre, il lui survint un accident, que je vous prie d'entendre.

Il étoit mal monté, & ses belles idées l'occupoient si fort, qu'il ne prenoit pas souvent garde à sa bête, de sorte comme il étoit tard, son cheval le mit dans un borbier, d'où il eut des peines étranges à se retirer. Si ce malheur fut arrivé à un amant ordinaire, il ne seroit pas surprenant, l'amour prend souvent plaisir à se jouer de l'impatience des amoureux, mais de savoir qu'il arrivoit à un mari qui alloit en rendez-vous avec sa femme sans la connoître, & que cette Dame, qu'il poursuivoit avec tant d'ardeur, & qu'il alloit chercher au peril de cette aventure, & de quantité d'autres encore plus fâcheuses qui lui
pour.

pouvoient arriver, étoit tous les jours en sa disposition, c'est ce qu'il y a de plaisant, & c'est aussi peut-être ce qui n'étoit point encore arrivé. Le pauvre *Ircade* se voyant dans une bourse infectée, qui commençoit à lui glacer les jambes, sur une mazette, qui n'avoit ni bouche ni éperon; se voyant, dis-je, en cet état pour une entreprise amoureuse, faisoit mille vœux à l'amour, il imploroit son aide & le prioit avec ardeur de le délivrer au plutôt de cet infâme lieu, ou il l'étoit déjà mis dans un si mauvais état, qu'il commençoit à desesperer de pouvoir se rendre à tems à l'assignation donnée, tantôt il perçoit les flancs de la roce, tantôt il se vouloit jeter en bas, pour se sauver à pied, mais comme la boud étoit grasse & profonde, l'un ne lui servoit de rien, & il n'y avoit point d'apparence de se commettre à l'autre, il juroit, murmurait & pestoit, mais il auroit longtems juré, & inutilement pensé, si l'officieux *Geronte* ne fut arrivé fort à propos pour lui.

Cet homme, tout à fait prudent, jugeant bien que l'éclaircissement d'*Ircade* avecque moi, ne pourroit se faire sans quelque aigreur, venoit remédier par sa présence aux suites qu'elle pourroit avoir. *Ircade* le reconnoît au clair de la lune, il lui cria, qu'il vint à lui, & *Geronte* s'en étant approché, ah! mon cher ami lui dit *Ircade*, d'une voix tremblante de colere & de froid, aidés moi je vous prie, je n'en puis plus, il y a deux heures que je suis dans cet infâme boubier, sans que la roce qui m'y a mis, puisse en aucune façon m'en tirer. *Geronte* le reconnoissant, & le voyant dans cet état, pour le sujet qui lui avoit fait entreprendre ce voyage, dont-il savoit toutes les circonstances, trouva cette rencontre si plaisante, qu'il ne put lui répondre, que par un grand éclat de rire. Comment (lui dit *Ircade* tout en colere) est-ce ainsi que vous secourés vos amis dans le besoin, qu'ils ont de votre service? Ah! quel service voulés vous que je vous rende, reprit *Geronte*, qui ne pouvoit s'empêcher de rire, je ne suis ma foi point diffricheur, lui dit-il, & il en faudroit un habile pour vous ôter de ce lieu, mais que faites vous ici? Je vous prie, dites moi,

qu'il

qui vous y a mis, & pourquoi vous all'ez seul sans aucun équipage. & sur tout, monté sur une méchante roce? Nous répondrons une autre fois à toutes ces questions, lui dit *Ircade*. outré de dépit & de honte, il ne s'agit pas maintenant de cela, mais seulement de m'aider à me retirer d'ici. *Gieroute* descendit de cheval, prit la bride de la roce d'*Ircade*, il frappa, il cria, il fouëtta ce pauvre animal, enfin il fit tant par ses travaux, qu'il le fit approcher d'un endroit, d'où *Ircade* peut se jeter à terre. Quand il y fut, ils en allèrent ensemble au village prochain, d'où *Gieroute* envoia chercher une autre bête pour *Ircade*, car la pauvre mazette expiroit. Mais l'impatience de cet amoureux, ne lui permettant pas d'attendre que le cheval qu'on avoit envoyé querir fut venu, il prit celui de son ami qu'il laissa dans ce village, & vint à toute bride où il y avoit si long tems qu'il desiroit être.

J'étois au lit quand il arriva, car voiant l'heure de l'assignation passée, je m'étois résoluë de demeurer en cette maison, n'osant pas me commettre pendant la nuit à m'en retourner en ville.

Ircade fut si transporté de joie, lors qu'il se vit seul dans une chambre avec moi, qu'il ne s'avisa pas d'approcher la lumière que j'avois fait mettre exprés, au plus loin de mon lit, il se mit à genoux, & prenant une des mains, il la baisoit avec tant de transport & de joie, que l'extase le prit, il ne me parloit que des yeux, & s'il disoit quelques demi paroles, l'embarras de son action me faisoit aisément connoître qu'il ne savoit ce qu'il étoit devenu. J'avouë Madame, que je portai envie à son erreur, & que je me serois crüe fort obligée au hazard, s'il avoit fait en ma faveur, ce que je vois qu'il faisoit pour *Ircade*, je n'aurois pas voulu commettre un crime, mais j'aurois bien souhaité, que par un enchantement pareil à celui de mon epoux j'eusse trouvée en ses caresses le même plaisir qu'il expérimentoit en me les faisant.

Mais quand après ces premiers momens de trouble, de joie & de transport, il vint à tirer encriement mon rideau,

rideau, & que dans cette inconnuë si tendrement chérie il vit cette même femme qui lui étoit si indifférente; O Dieu! (s'écria-t-il) ce n'est rien que ma femme, & se reculant de quelques pas, comme pour mieux s'éclaircir de son doute, il le laissa tomber sur un fauteuil, si surpris & si touché de cette aventure, qu'il sembloit qu'il fut devenu immobile.

Non (lui-dis-je froidement) ce n'est que votre femme, vous vuîtes comme il est dangereux de s'abandonner à la conduite de son cœur, vous n'auries jamais soupçonné le votre de l'erreur que je lui ai fait commettre, & *Marianne* vous est si indifférente sous le nom de *Madame Irade*, que vous ne pouvez comprendre comment elle vous a pu charmer dessous une autre forme, je suis pourtant cette même Dame masquée, qui vous prévint d'une inclination si violente, lors que vous la vités dans le jardin de la Reine, cette taille, ces yeux, ce geste, cette gorge, enfin toute cette personne si ardeusement désirée sans être connue de vous, est celle la même que vous regardés avec tant de mépris, depuis que vous la connoîtés, je vous le disois, que votre passion cesseroit aussitôt que vous me verriés.

Je ne sçai, Madame, si mon époux pressé de ces reproches ne put les supporter, ou si le dépit d'avoir été deceu de son attente, augmenta l'horreur qu'il avoit témoigné pour ma veuë, mais il sortit de la chambre brusquement & se faisant amener son cheval, il reprit le chemin de la ville, aussi mal satisfait de son assignation amoureuse, qu'il avoit cru devoir en être content.

Geronte arriva tôt après le départ de mon mari. Je lui racontai ce qui s'étoit passé à notre entrevuë, j'appris de lui l'accident qui lui étoit arrivé, je vous avouë, Madame, franchement, que je ne pu m'empêcher de rire, quand ie me le représentai dans ce bourbier, mais un retour de tendresses succédant à ce premier mouvement, je renvoiai *Geronte* après lui, craignant qu'il ne lui arrivât quelque nouvel accident.

J'avois toujours considéré cette intrigue comme un jeu, & j'esperois qu'*Irade* la regarderoit de même, mais

j'ai bien été deceuë dedans mon opinion, il eut tant de regret d'avoir été trompé, qu'il ne me l'a jamais pardonné. Cicerone & tous les meilleurs amis ont eu beau lui représenter, que l'hazard avoit produit ce rencontre, que si quelqu'un de nous deux avoit sujet de se plaindre des suites, c'étoit plutôt moi que lui. Il répond à tout ce qu'on lui peut dire sur ce sujet, que je suis une dissimulée, & qu'une femme capable de cette tromperie, peut bien en faire des plus considérables.

Voiant donc que je ne le pouvois adoucir, je lui ai proposé de venir en ce Royaume jouir du privilege que vous y accordez à tous les époux mecontents, mais le rang qu'il tient à la cour, lui faisant regarder cette proposition, qui d'ailleurs lui est fort agreable, avec repugnance, il n'a pu se résoudre à venir, il m'a seulement donné la liberté de faire ce qu'il me plairoit.

Mais admirés, Madame, je vous prie, la bisarrerie de mon esclave; la liberté que j'ai de me separer de mon époux, m'en fait négliger la poursuite, c'est pourquoi je suis seulement venuë dans vos États, pour vous demander la permission d'y vivre quelque tems, je n'y serai point à charge, au contraire, j'ai de grands revenus que j'y depenserai, peut-être que comme la necessité de nous aimer, est l'occasion de notre entipathie, la liberté de nous haïr, calmera notre feu. L'absence & l'éloignement sont de puissans remedes pour un mal que la trop grande familiarité cause.

La belle estrangere, plus belle que je ne puis vous dire, alloit encore alleguer d'autres raisons, pour obtenir de la Princesse la permission qu'elle desiroit avoir, mais elle n'en eut pas besoin. cette bonne & judicieuse Souveraine (qui l'avoit esoutie avec une admiration d'autant plus grande, que la grace avec laquelle elle parloit, relevoit de beaucoup l'éloquence de son discours) l'interrompit en lui disant, que non seulement elle auroit toute permission dans son Royaume mais du plus qu'elle la prioit de lui donner son amitié, qu'elle pouvoit s'assurer de la sienne, & qu'elle desiroit avoir une société toute particuliere avec elle.